

# LE MENESESTREL

4583. — 86<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 9.



Vendredi 29 Février 1924.

## Chansons d'Italie

« Ici le parfum des fleurs et la qualité de la lumière transfigurent les plus pauvres airs. » Ainsi parle Maurice Barrès dans l'un des chapitres de *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* écrits au cours d'un de ses voyages en Italie, et nulle parole n'est plus vraie. Mais qu'ils s'en avisent peu ceux qui font profession de mépriser ces chants éclos de chaudes poitrines au hasard des rives, des routes, des plaines, des monts, sous la bénédiction d'un soleil tutélaire !

C'est que la plupart, et je songe, hélas ! tant aux musiciens professionnels qu'aux dilettantes, négligent, au bénéfice de mesquins intérêts théoriques, d'écouter pour elles-mêmes les voix librement jaillies des campagnes et des villes, c'est aussi qu'ils s'interdisent la compréhension de la musique populaire italienne en la considérant obstinément à la mesure d'un étalon hétérogène, sans tenter de la replacer sous son ciel, au sein de sa lumière, dans le climat qui l'a engendrée. Sans doute nos compositeurs modernes ont-ils exploité les folklores les plus divers. Ils l'ont même fait avec tant d'abondance que l'excès de leurs emprunts aux thèmes populaires risqua pour un temps de jeter le soupçon sur leur capacité réelle d'invention mélodique. Toutefois, ce n'est qu'en de rares occasions que ces compositeurs ont scrupuleusement respecté la qualité originale de ces chants. Avec quelle sympathie pourtant ne devrait-on pas s'intéresser toujours à toutes les formes, à tous les accents qui ne sont point strictement de notre milieu et de notre pays ? Ce n'est pas sans mélancolie ni sans irritation parfois que j'ai entendu plaisanter ces chants italiens, car comment nier qu'ils demeurent pour celui qui a su leur ouvrir sa sensibilité une intarissable source de ravissement ? Parmi cent autres expériences on peut saisir ici au prix de quelles difficultés l'individu sort de lui-même pour aller aux choses. Paresse de l'instinct, limitation des facultés réceptives, entêtement de l'esprit à ne point admettre ce qui ne se conforme pas en tout point à sa représentation des choses, c'est l'une, sinon l'ensemble de ces déficiences, qui explique trop souvent l'attitude dont je parle.

Est-ce à dire par ailleurs que ces *canzoni* s'avouent beaucoup plus vulgaires que celles que prodiguent à notre Paris les chanteurs des rues, des cafés-concerts ou des music-halls ?

Dégageons-nous des caractères propres aux chansons populaires de chez nous, efforçons-nous de nous faire aussi neufs que possible en écoutant celles de la péninsule. Nous serons bien vite récompensés de notre peine, car nous les comprendrons. Nous y démêlerons tout d'abord des traits communs à nos mélodies populaires de Provence ou de Gascogne, nous ne tarderons pas

d'avantage à nous apercevoir que sous l'apparence des formes tout chant issu de la plèbe manifeste, de quelque pays qu'il vienne, un fonds sentimental ou spirituel identique et un, nous saisissons enfin dans la palpitation de leurs rythmes et dans les courbes de leurs modulations la figure musicale de leur contrée d'origine. Il n'est que banal de redire cette vérité, mais c'est une banalité nécessaire. Il n'y a pas à proprement parler un chant populaire italien, il y en a autant que la péninsule compte de provinces, langoureuses sérénades de Venise, airs alertes de Toscane, *canzonette* passionnées ou légères du pays de Naples, comment aucun de ces trois folklores nous préparerait-il pourtant à celui de la Sicile ? Qu'on parcoure le recueil de M<sup>me</sup> Genny Sadéro, laquelle depuis plus de dix ans promène sa curiosité à travers les campagnes de ces régions, on ne pourra douter de mes propos. Je ne prétends pas que seules y figurent des pièces d'une distinction choisie. Au reste, qu'importe ? Mais toutes sont intéressantes, car chacune nous persuade par son seul accent qu'elle est l'expression fidèle de ce qu'elle évoque. Quel mélodiste d'ailleurs atteindrait au pathétisme, à la sève profonde de bon nombre d'entre elles ?

Qu'on ouvre le recueil des chants siciliens dus aux soins d'Alberto Favara, *Canti della terra e del mare di Sicilia*. Ici l'ensemble se montre d'une parfaite unité. Nul chant qui ne soit un poème puissant et musclé du rêve, de l'amour, de l'adoration, de la souffrance. L'un d'eux, des environs de Palerme, nous dit la beauté de la route conduisant à Monreale, avec sa longue file de peupliers et ses quatre fontaines qui, à mi-chemin, revigorent de leur eau fraîche le voyageur, — large mélodie, soupir extatique gravissant sa courbe, puis s'évanouissant dans l'immensité de l'horizon solaire ; un air de victoire qu'on chantait jadis aux courses de chevaux suggère en quelques mesures l'étincelant tableau de cette scène nationale ; ici la passion amoureuse jette son cri jaloux (*Dans le cortile est une rose ; que nul n'y touche, car elle est mienne... Celui qui y mettra le pied y laissera la tête, je le jure pour ce qui est de moi !*) ; là une fille implore la *Madonnina* pour son bien-aimé parti en mer. Presque toujours, si l'on excepte deux ou trois mélodies, entre autres un *brindisi* de mariners éclatant de verve et de santé, ces chants à la couleur brûlante s'inscrivent d'un accent souple et grave en des *largos*, en des *adagios*, en des *andantes* ; le sentiment s'y concentre, s'y éploie ; tendu de passion, chacun d'eux, dès les premières notes, crée son atmosphère et l'impose, chacun compose un drame à l'emprise duquel il faudrait une singulière insensibilité pour ne pas céder. Et j'avoue connaître peu de musiques populaires aussi étreignantes que ces vingt mesures recueillies dans la province de Caltanissetta. *A la Surfataà*, où s'étrangle d'un sanglot ahannant la souffrance des forçats condamnés aux travaux de la solfatara (*Là-bas, dans cet en-*



fer, nous sommes condamnés à la tyrannie. Au pouvoir des loups sont les agneaux; pleurez-nous, pleurez, ô ma mère!). L'espace sans limite, le souffle libéré du large, le feu sanglant de l'amour, la crainte mystique de la divinité qu'on supplie, voilà ce qui résonne en ondes vastement déployées, en vibrations d'une intense acuité au cœur de ces chants siciliens. Et l'on dirait qu'au-dessus d'eux plane inlassable la sérénité qui, telle une harmonie elle aussi, régit la pensée des philosophes anciens célébrant sur cette terre auguste le thème de l'éternel devenir.

Si nous remontons au pays de Naples, une voix moins nerveuse nous accueille. Deux nuances s'y accusent : l'allégresse d'une part, de l'autre une mélancolie facile où la nostalgie s'installe avec la prétention de traduire le sentiment de quiconque ose fuir le golfe enchanté ou l'haleine amoureuse qu'on y respire. Pour ne prendre mes exemples que dans une production récente je citerai, de de Curtis, le *Canta pe' me* et le fameux *Torna a Surriento (Vide' o mare quant' è bello!)* que soupirent à toute minute guitaristes et chanteurs, ainsi que le *Core'ngrato* de S. Cardillo. Ces romances n'ont pas tardé à conquérir les salons parisiens et comptent aujourd'hui une carrière universelle. Ici, plus de gravité ni de profondeur, mais la molle volupté de la contrée vésuvienne, le *farniente* de cette populace si prompte à se coucher sur les trottoirs ou à s'endormir dans l'ordure de la chaussée sitôt venues les premières ardeurs de l'été, l'abandon surtout, l'abandon à l'heure qui passe, alourdie des excès solaires ou doucement allégée de brise marine tandis que du cap Misène à la pointe de Sorrente s'incurvent et s'allongent les rives de la baie parmi les vapeurs de la mer en fusion. A Naples, cité bâtarde où se succèdent tant de dominations étrangères, où par milliers vivent et passent chaque année les touristes de l'univers, la chanson populaire s'encanaïlle volontiers de civilisation occidentale. Pourtant l'Orient n'y a point renoncé à tout droit, et nulle part ailleurs je n'ai entendu, attendrie de cette inflexion qu'ont seules les voix du désert ou celle du muezzin tombant des minarets, la mélodie nocturne des mendigots. Cela s'élève soudain, nasillard, perdu et triste. Un mince sanglot qui s'étire, se tend à mourir, puis faiblit, retombe, se ramasse pour s'élaner de nouveau, puis une dernière fois, las et vide, se tait pour que là-bas, de la ruelle d'un autre quartier, une autre voix inconnue et fraternelle lui réponde, reprenne sa plainte et la transmette à une troisième qui, à son tour, se prolongera dans une autre, et cela jusqu'au petit jour, jusqu'au moment où ressurgit la rumeur quotidienne.

Je ne m'arrête point aux chansons romagnoles ni à celles de Toscane, si riches pourtant, si miroitantes de leurs lumières naturelles. Je veux seulement rappeler les voix toutes différentes de la capitale adriatique. Qui n'a pas entendu, le soir, montant du monde des lanternes essaimées sur le Canale Grande, du Rialto à la Piazzetta, le concert de la *Serenata*? Les gondoles mou-tonnant, cygnes nonchalants, sur les eaux noires où ruissellent mille lumières de sang d'or. La Salute, San Giorgio Maggiore, le Palais des Doges plongent leurs cimes dans l'ombre sablée d'étoiles, et de chaque barque s'élève un chant. Songe-t-on à identifier la romance? Non. Car dans l'heure qui passe l'essentiel est de chanter, n'importe quoi, pour le plaisir, parce que la beauté de chaque chose est trop lancinante, parce qu'il faut

sous sa pression jeter son cri et que chanter c'est respirer, c'est exhaler le trop-plein de félicité qu'amassent en votre gorge les voluptés de l'air et de la mer. Pourtant, si dans les premières heures du soir se mêlent trop inconsidérément ces chants venus de tout et de tous, vers le milieu de la nuit demeurent seuls le plus souvent les authentiques chanteurs, ceux qui, enfants du pays, chantent ce pays avec ses paroles, avec ses timbres, avec ses rythmes. C'est à eux que s'adressait Goethe, les priant en outre de lui faire entendre des vers du Tasse et de l'Arioste modulés sur des mélodies spéciales : « Je me suis embarqué dans une gondole, au clair de lune, ayant un chanteur devant moi, l'autre derrière. Ils ont entonné leur mélodie, en alternant vers par vers... » Qui n'a lu ce récit de son *Voyage en Italie*?

A Venise la tendresse du ciel, la limpidité des eaux, la résonance des canaux et de l'espace incitent la voix humaine et l'inspiration musicale à une sorte de balancement qui est comme le rythme de l'amour. Ainsi que sous d'autres ciels d'Italie, l'âme s'y épanche avec sa générosité lyrique et son don naturel d'enthousiasme, mais on dirait que des bras féminins entourent les épaules de celui qui chante, et il semble que le compositeur ait possédé à ses côtés, alors qu'il notait le caprice de son sentiment, la présence d'une amie délicatement passionnée.

Ces lignes que j'ébauche sous l'impression d'un vivant souvenir, je suis certain que ne saurait les récuser nul de ceux qui ont vu et entendu. La sensualité qui, dans cette attachante Italie, émane des fleurs, des visages, de l'air, des eaux, de telle montagne au cirque sonore, de telle heure à l'intensité fascinatrice, vous pénètre d'un trait si sûr que le cœur s'en trouve contraint à un état d'émotivité perpétuelle. Les mots ne suffisent plus. En dépit de l'ardeur où nous entraîne une nature à ce point exaltatrice, le silence s'impose fréquemment à l'instar d'une force de compréhension. Alors la musique se fait amour et nécessité. Ici plus qu'ailleurs elle est le lien sensible entre le flamboiement des choses et la joie de l'esprit, elle devient la physionomie morale de tout un peuple, elle nous livre les secrets d'un véritable paysage d'âme avec ses aspects nuancés et son unité fondamentale. Les chants du peuple italien nous assurent de ces vérités avec cette fraîcheur de sentiment qui n'appartient qu'aux races douées d'une éternelle jeunesse. Fervente, indéfinie vibration propagée de la nature au cœur, de quelle affligeante sécheresse serait frappé celui qui passerait insensible au milieu de vous et n'emporterait pas votre écho à l'égal d'une impérissable voix tendrement, amoureusement, souverainement humaine!

Édouard SCHNEIDER.

## LA SEMAINE MUSICALE

**Trianon-Lyrique.** — *La Belle de Haguenau*, comédie musicale de M. Jean VARIOT, musique de M. Maurice FOURET; — *Le Chaudronnier*, farce de MM. BERTAL et MAUBON, musique de M. André FIJAN; — *La Guitare*, opéra-comique de M. Xavier DE COURVILLE, musique de M. Carlos PEDRELL.

• Ceux qui préfèrent, en art, la note juste à l'affabulation savante, l'esquisse rapide, humaine, émouvante au tableau achevé, verni et encadré; ceux qui, plutôt que